

tous ses «écarts»

Le «système des sports» algérien est devenu un simple «spectacle professionnel football»

Au cours de ces trente dernières années, nous assistons à une «agitation permanente», voire à une «excitation baveuse» des acteurs politiques devant le phénomène «sport». Par un calcul à courte vue, les gouvernements successifs se sont montrés dans l'incapacité de faire du sport un élément important des

Tissée par une horde de mercenaires pillards au tempérament, dit-on, patriotique, cette «toile sportive» a transformé l'Algérie en «un immense terrain de football ; en une forêt de cartons jaunes et rouges, de sifflets d'arbitre». Elle est l'illustration parfaite, dont se construit un «mouvement sportif» institutionnellement tronqué dans les pays en voie de développement.

programmes d'éducation et de santé au profit de toutes les couches de la population, ou encore un modèle de redressement physique et moral de la nation. Jusqu'à ce jour, les décideurs peinent encore à reconnaître que le sport est une pratique sociale concrète, une réelle pratique culturelle, qui s'élabore dans le quotidien de la vie et qui est nécessaire à la société pour son fonctionnement, son maintien et son équilibre. En effet, le sport n'est pas facteur de cohésion sociale par procuration.

Il l'est d'abord par la pratique effective au sein de l'institution culturelle de base, qu'est l'école. Or, dans le «système des sports» algérien, seul subsiste le «spectacle professionnel football» utilisé comme un instrument de mobilisation pour distraire la «multitude» surexcitée et la maintenir dans un état d'abrutissement idéologique. On assiste, en effet, à la mise en place d'un «spectacle professionnel football» caractérisé par l'improvisation et l'impréparation ; ce qui n'a pas manqué de générer un supportérisme primaire, transgressif et violent. Un «spectacle professionnel football» en manque d'imagination et d'inventivité, qui a disloqué les anciens liens sociaux sans en susciter de nouveaux.

Un «spectacle professionnel football» mesquin et sans joie, où le banditisme économique et social a trouvé son terrain privilégié. C'est pour cela, que si nous voulons comprendre le sport dans sa nécessité — pourquoi les algériens ne pratiquent plus de sport ? —, il nous faut focaliser notre attention sur le «spectacle professionnel football». D'autant plus qu'a priori, il s'agit là d'un outil privilégié, qui a pour dessein d'illustrer une culture sportive algérienne nouvelle et puissante. Marqué fortement par les forces de l'argent et les influences de la politique, le «spectacle professionnel football» algérien est devenu «... le centre d'une toile d'araignée aux ramifications diversifiées lancées sur toute la surface de l'espace social afin de se soutenir tout en réunifiant la diversité qu'il touche» (Y. Vargas). Dans ce cadre, des acteurs sociaux de tout bord ont très vite compris que c'est en s'agglutinant autour de cette «toile», qu'ils vont acquérir des privilèges, de la puissance et du prestige, qu'aucune autre carrière ne saurait leur offrir. Pour cela, ils considèrent qu'«il n'est pas nécessaire d'être à la bonne place, le principal est d'être quelque part sur la toile».

Une «toile sportive» qui produit, aujourd'hui, du chauvinisme, du régionalisme, de la corruption et de la violence. Une «toile sportive» qui nous apporte un éclai-

rage essentiel pour saisir la «face cachée», voire la «face maudite» du «spectacle professionnel football» algérien ; celle que de nombreux responsables ne veulent pas voir ou ignorent. Tissée par une horde de mercenaires pillards au tempérament, dit-on, patriotique, cette «toile sportive» a transformé l'Algérie en «un immense terrain de football ; en une forêt de cartons jaunes et rouges, de sifflets d'arbitre».

Elle est l'illustration parfaite, dont se

construit un «mouvement sportif» institutionnellement tronqué dans les pays en voie de développement.

En effet, malgré les sommes d'argent faramineuses qui lui sont injectées, le «spectacle professionnel football» algérien ne participe pas à la construction de cette «communauté imaginée», qu'est la nation algérienne. Il ne s'est pas transformé en un vaste champ de bataille, doté d'une morale et d'une éthique, où les joueurs, les spectateurs et les supporters apprennent à se connaître et se reconnaître, avant tout, comme citoyens. Il n'a pas permis à la société algérienne d'être plus solidaire, plus morale et plus performante, que par le passé. Bien au contraire, loin de constituer un îlot de clarté et de perfection, c'est un «spectacle professionnel football», qui a contribué à fabriquer de vastes «domaines seigneuriaux», gérés par des «princes» autoproclamés ou désignés. L'anthropologue indo-américain Arjun Appadurai nous apprend que, dans les années 1910, les «princes indiens» ramenaient, pour leurs sujets, des joueurs professionnels anglais et australiens pour former leurs propres équipes de «cricket».

Aujourd'hui, pour démontrer leur force, leur pouvoir et leur richesse, des «princes algériens» ramènent, pour amuser leurs sujets, des joueurs de toutes nationalités pour former leurs propres équipes de «football». Ces «pratiques princières» (les lois que font les princes) nous permettent de comprendre que «dans l'histoire de l'humanité, chaque système politique s'est appuyé sur un spectacle qui le justifiait et le rendait digestible par la pensée collective» (Y. Vargas).

Ce sont des «pratiques princières» fondées sur l'arbitraire et la peur, qui caractérisent les régimes d'allure totalitaire ou à penchant d'autorité, débouchant nécessairement sur l'appauvrissement de l'homme et de la société. Elles ont pour fonction de distraire la populace houleuse, de stabiliser l'ordre en place vers la perpétuation, et de faire refluer le système héréditaire. Aujourd'hui, en Algérie, il y a des abus dans le «spectacle professionnel football», il faut supprimer les abus (les «pratiques princières» de type colonial), non le «spectacle professionnel football».

Le «système des sports» algérien produit de la violence

Au cours des deux dernières décennies, le «système des sports» algérien s'est totalement confondu avec le «spectacle professionnel football». C'est là le

résultat d'une stratégie mise en œuvre par le régime politique pour acheter la paix sociale, mettre en avant un nationalisme populiste et affirmer un pouvoir. Dévoqué de sa finalité première, le «spectacle professionnel football» algérien s'est transformé en une mécanique institutionnelle antidémocratique, où règne la loi du silence, la tricherie, le truquage, la corruption et la violence, symbolisant ainsi la rupture des liens collectifs et la précarité de l'Etat. Géré par des «professionnels» occultes, il a contribué d'une certaine manière à la généralisation de la violence dans les stades.

Aujourd'hui, chaque club de football de première division renferme un nombre important de jeunes «supporters» extrémistes, qui véhiculent une idéologie prônant ouvertement la haine ou le mépris de l'autre. Dérégulé et chaotique, c'est un «spectacle professionnel football» qui a dénaturé «méthodiquement les fondements non seulement populaires mais également humains du football...» (J.-C. Michéa). Que peut-on, en effet, attendre d'un «spectacle professionnel football», où tout le monde vient au stade pour voir toujours la même chose, c'est-à-dire la violence se répéter dans les gradins ? Que peut-on, encore, espérer d'un «spectacle professionnel football» préparé dans la pénombre et où les présidents de club sont devenus allergiques aux lois de la raison ? Chez eux, prédomine en permanence «le désir d'écarter les autres de leur chemin afin d'être l'unique».

mi d'en face. Aujourd'hui, chacune de ces «petites unités combattantes», de jeunes «supporters», possède son tempérament guerrier et ses coutumes féroces. Ce sont des jeunes «supporters» en déperdition scolaire et sociale, qui viennent du fond de la société. Les gens «civilisés», qui ne les aiment pas, racontent que ce sont des jeunes «supporters» grossiers, méchants et cruels, qui détruisent et éliminent tout ce qui leur barre le chemin.

Ils ne mangent pas comme «nous», ne dorment pas comme «nous», ne pensent pas comme «nous» et ne se reproduisent pas comme «nous». De plus, ils ont un langage inorganisé : ils parlent et chantent en «daridja» dans les tribunes. Les «experts» à violence, en examinant en détail leurs pratiques, nous disent que ce sont des jeunes «supporters» qui ne savent pas ce qu'ils font.

Pour eux, la violence est une simple explosion de joie non contenue, une manifestation conviviale. Ce sont des jeunes «supporters», qui pratiquent une violence «ordinaire», dénuée de sens précis, une violence de l'habitude, qui se déroule de façon répétitive et qu'ils ont acquise par l'éducation. Une violence absolue, régie par de la passion et du rituel : elle caractérise le mode de fonctionnement de la société, en général, et du «spectacle professionnel football», en particulier.

Cette forme de violence est quasi impossible à arrêter, nous dit-on, elle est impalpable et échappe à toute prise. Elle véhicule

C'est pour cela, que le «spectacle professionnel football» algérien s'apparente, aujourd'hui, à un «bolide sans chauffeur», difficile à arrêter.

L'usage d'un pouvoir sportif excessif les a transformés en des paranoïaques colériques. Certains n'hésitent même plus à afficher une appartenance politique, voire ethnique, avec une volonté certaine de recourir à la violence si besoin est.

Avec de tels comportements, le «spectacle professionnel football» algérien est en voie de diviser la population entre partisans et adversaires, entre soumis et insoumis : il a décrété une appartenance groupale à laquelle on est sommé de se conformer.

Ce qui a donné lieu dans les villes et les villages à la constitution de «petites unités combattantes» rivales, de jeunes «supporters», n'ayant d'autre objectif que l'anéantissement de l'adversaire, voire de l'en-

avec elle un fond de bestialité, qui n'a pas été domptée par l'éducation. C'est pour cela, que le «spectacle professionnel football» algérien s'apparente, aujourd'hui, à un «bolide sans chauffeur», difficile à arrêter. Ce diagnostic lugubre est partagé par certains responsables de nos institutions sportives officielles, qui considèrent que la violence dans le «spectacle professionnel football» algérien prend l'aspect d'un «destin», c'est-à-dire une violence vouée à une répétition sans fin. Mais alors, que propose-t-on comme outils pédagogiques pour lutter contre la violence dans les stades, pour que le football continue d'être un «jeu festif» et pour redonner, enfin, au sport sa fonction fondamentale d'éducation et de formation ?

B. L.

Publicité

